

LITTÉRATURE CLASSIQUE ET LITTÉRATURE VISUELLE : le modèle de la *manus oculata*

Résumé. — Traditions littéraires et goût du jeu, plaisir de la subtilité formelle et amour pour l'énigme, perspective philosophique et invention linguistique sont les composantes des recueils d'images symboliques qui cachent, dans l'allégorie, une réalité physique ou métaphysique à déceler. Dans un système composé de matériaux différents et complexes, on tente de montrer comment les sources latines et grecques donnent aux images et aux formes littéraires une « forme d'unité », grâce à l'exemple de la *manus oculata*, la main dotée d'yeux, qui plonge ses racines dans l'Antiquité classique (du moins chez Cicéron, Épicharme, Héraclite, Lucien, Plaute, Pline, Plutarque, Quintilien, Thémistius).

Ne voy, ne croy, (ha Epicharme escript)
Ce sont les nerfs, et membres de l'esprit
L'œil en main, croit la chose qu'il void sienne,
Poulieu, herbe est de Sobresse ancienne.
Lequel monstré (Quand la force exposa)
Sedition Heraclit appaisa *.

État de la question

Je vais tenter de décrire un modèle de littérature « visuelle », si tant est que ce genre de modèle ait jamais existé. En effet, il est difficile de retrouver un modèle unique dans le système d'ouvrages comprenant les emblèmes et les devises : il se signale, au contraire, par son éclectisme. Les riches illustrations, l'ampleur des sources antiques maîtrisées, la variété des genres poétiques utilisés ... autant de caractéristiques qui confèrent aux ouvrages comportant des images symboliques un genre très particulier, très difficilement réductible à une quelconque unité. Ces ouvrages présentent

* Cf. <http://www.emblems.arts.gla.ac.uk/SM33/a016.html> et P. M. DALY, V. W. CALLAHAN, S. CUTTLER (éd.), *Andreas Alciatus. Index Emblematicus*. 1. *The Latin Emblems Indexes and Lists 2. Emblems in Translation*, Toronto, University of Toronto Press, 1985, 2, *embl.* 16.

des gravures (*picturae*), des intitulés (*tituli*), des *mottos*, des *subscriptions* (poèmes, épigrammes, dédicaces)¹, que la littérature transmet comme composants du « modèle de l’emblème » en opposition au « modèle des devises ». En ce qui concerne la seule structure formelle, c’est l’absence de *subscriptio* (ou bien de didascalie) qui établirait la différence entre emblème et devise, ainsi qu’entre les différentes typologies².

Pourtant, parmi les ouvrages de ce genre, bien peu montrent des constantes communes, uniques et précises. Les auteurs de recueils d’images symboliques n’utilisent pas un nom unique pour qualifier le contenu de leurs ouvrages : ils les appellent recueils d’emblèmes ou de devises, de *symbola*, d’*exempla*, d’*epigrammata*, de *hieroglyphica*, etc., même si, dans la plupart des cas, ces ouvrages contiennent différents genres d’images symboliques, mises les unes au service des autres. Pour certains de ces recueils (ainsi ceux qui, dès le titre, se disent *de universo genere*), on a même parlé d’un éclectisme de sources littéraires, philosophiques et figurées, lequel a contribué à accentuer la « virtuosité encyclopédique » de chaque pièce³.

À défaut d’un nom unique pour en qualifier le titre et le contenu, on a tenté de trouver un modèle commun du « concept emblématique », c’est-à-dire de l’idée sous-entendue s’exprimant grâce au dispositif texte-image. L’image symbolique (l’emblème et tout ce qui s’en approche) adapte une matière philosophique, littéraire et figurée assez complexe, maîtrisée par l’expérience platonicienne et néoplatonicienne, par la tradition chrétienne et par l’adaptation de l’ancienne culture païenne à l’actualité ; elle noie ses composants dans la mythologie, plonge en même temps dans la réalité d’une certaine époque, et s’empare de solutions formelles du genre aristotélicien (l’*εἰκὼν*). Les ouvrages qui s’occupent d’images symboliques, emblèmes et devises, n’appartiennent ni au genre du commentaire ni à celui du traité, car c’est un système littéraire et visuel à part, qui ne porte pas sur

1. K. PORTEMAN, *Inleiding tot de Nederlandse emblemataliteratuur*, Groningen, Wolters - Noordhoff, 1977, p. 9.

2. Cf. à ce sujet, K. PORTEMAN, *op. cit.* (n. 1), p. 17 et s. et, en général, M. T. JONES-DAVIES (éd.), *Emblèmes et devises au temps de la Renaissance*, Paris, J. Touzot, 1981 ; Société française des seiziémistes, *L’Emblème à la Renaissance*, Actes de la journée d’études du 10 mai 1980, éd. par Y. GIRAUD, C. BALAVOINE (et al.), Paris, Société d’éditions d’enseignement supérieur, 1982.

3. A. ROLET, « De l’explicite à l’indicible : jeu littéraire et discours philosophique dans le *Symbolon* 28 des *Quaestiones Symbolicae* d’Achille Bocchi (1555) », dans P. M. DALY, J. MANNING, M. van VAECK (éd.), *Emblems from Alciato to the Tattoo*. Selected Papers of the Leuven International Emblem Conference 18-23 August 1996 (Imago Figurata Studies, 1c), Turnhout, Brepols, 2001, p. 53-80 (p. 53).

un seul élément et vit, selon la formule d'A. Rolet, de l'« imbrication entre plusieurs éléments d'un même système complexe »⁴.

Traditions littéraires et goût du jeu, plaisir de la subtilité formelle et amour pour l'énigme, perspective philosophique et invention linguistique sont les composantes d'un genre qui cache dans l'allégorie des images une réalité physique ou métaphysique à déceler : peut-on retrouver une forme d'unité dans un système composé de matériaux et de formes tellement différents et complexes ?

L'un des traits d'union de matériaux si bariolés s'avère être la tradition classique, surtout pour les emblèmes. Aucun emblème ne peut s'en priver : c'est sa substance même. En ce qui concerne la forme, les emblématises s'inspirent très librement du modèle de la tradition métrique latine et grecque ; pour ce qui est du contenu, ils s'inspirent de la thématique ancienne réintégrée dans l'expérience culturelle (philosophique, religieuse, mythologique, plastique, politique)⁵ du Moyen Âge et de la Renaissance la plus proche. Paradoxalement, dans cette reprise de l'Antiquité entière, traditions païenne et chrétienne se mêlent à la tradition hiéroglyphique, à la pensée énigmatique, à la tradition juive (et parfois même arabe), jusqu'à perdre toutes distinctions de genres. Le résultat prend la forme d'un *exemplum* moral ou philosophique poétiquement commenté et doté d'une gravure : un genre que l'Antiquité même n'avait connu que dans des formes isolées.

Il s'agit donc d'une façon toute nouvelle de s'exprimer, qui consiste à reprendre des passages des anciens, déjà pétris de rhétorique, pour les

4. EAD., *Ibid.*, p. 55.

5. EAD., « Aristote, Cicéron et la *Genèse* : une lecture emblématique de la *quinta natura* au XVI^e siècle », dans *Aristote au bras long. Littérature* 122 (2001), p. 55-74 (p. 55) : « Loin de n'être, comme on l'a trop souvent dit, qu'une petite pièce moralisatrice dont l'intérêt réside surtout dans la gravure jointe au texte, l'emblème latin au XVI^e siècle [...] assume, sous ses allures ludiques et érudites, un rôle capital dans l'expression du rapport complexe que les humanistes entretiennent avec la culture antique. Reprenant à leur charge les sujets philologiques, mythologiques, philosophiques, plastiques ou politiques qu'ont traités leurs illustres aînés, les emblématises, à l'instar de certains de leurs contemporains polygraphes comme Érasme, Budé ou Politien, puisent abondamment dans l'immense champ du savoir légué par l'Antiquité, non point tant par pur intérêt archéologique que par intime conviction que s'y trouve déjà contenu l'essentiel de la science humaine et qu'il est possible d'y trouver de précieuses indications sur la manière de lire le présent, les apories et les énigmes qu'il soulève, [...] les emblématises revisitent l'Antiquité et le Moyen Âge [...] et s'intéressent à toutes les formes littéraires qui en sont dérivées [...] : bref tout genre d'énoncé propre à suggérer les deux versants d'un symbole, simultanément forme offerte à la représentation par l'intermédiaire d'une description discursive et contenu noétique, relié plus ou moins arbitrairement à la configuration matérielle de l'objet. »

insérer ensuite dans la trame d'un discours pas nécessairement en rapport avec la gravure ou avec l'idée principale de départ. On les copiait, on les imitait, on les paraphrasait, on les contrariait ⁶, en jouant avec la langue de façon assez autonome : c'est ainsi que ce genre de littérature devenait l'expression figurée d'une pensée, dont les fragments anciens étaient remis aux normes pour former une mosaïque bigarrée à laquelle la rhétorique verbale et visuelle des emblématises donnait un aspect uniforme, en la rendant à la fois lisible et visible.

La manus oculata

Pour mieux illustrer notre discours, on fera référence au thème de la *manus oculata*, la main dotée d'un œil (ou de plusieurs yeux), dont Waldemar Deonna, il y a plus de trente ans, a recréé les liens historiques et littéraires principaux ⁷.

La tradition de la *manus oculata* remonte à d'anciennes formules proverbiales. Elles ont été reprises dès l'Antiquité latine par Plaute dans son vers *semper oculatae manus sunt nostrae, credunt quod uident* ⁸, et ont influencé la tradition chrétienne. Le premier emblématises à s'en servir fut Alciat. C'est de lui que la tradition de la Renaissance l'a tirée, et la gravure qui ornait les éditions de ses *Emblemata* a connu une grande renommée, en faisant également l'objet, à la Renaissance, d'une entrée dans le dictionnaire iconologique d'Antoine Ricciardi ⁹ :

63 *Manus dextera habens in uola oculum, et pulegium floridum, sig(nificant) non temere credendum, et sobrietatem seruandam, manus enim occul<a>ta sig(nificat) certitudinem rerum sensu perceptarum, et pulegium signifc(at) sobrietatem : est enim contrarium uino, et temulentiae. Alciatus Emblem.16.*

La main droite dotée d'un œil au creux, et le pouliot fleuri, signifient qu'il ne faut pas croire à la légère, et qu'il faut garder la sobriété ; en effet, la

6. EAD., « Achille Bocchi's *Symbolicae Quaestiones* », dans K. A. F. ENENKEL, A. S. Q. VISSER (éd.), *Mundus emblematicus. Studies in Neo-Latin Emblem Books* (Imago Figurata Studies, 4), Turnhout, Brepols, 2003, p. 101-130 (p. 119).

7. W. DEONNA, « *Manus oculatae* », dans *Hommages à Léon Herrmann* (Collection Latomus 44), Bruxelles, 1960, p. 292-300 ; ID., *Le symbolisme de l'œil*, Paris, 1965. J'ai également fait référence à T. VANNINI, *La manus oculata da Plauto al Rinascimento*, Mémoire sous la dir. d'A. Maranini, Université de Bologne (Italie), Faculté de Lettres Classiques, 2000-2001.

8. Plaut., *Asin.*, 202, et E. FRAENKEL, *Plautinisches im Plautus*, tr. it. *Elementi plautini in Plauto*, éd. par F. MUNARI, Firenze, La nuova Italia, 1960, *ad l.* (souvent cité, par ex. dans : G. AUGELLO [éd.], *Plauto. Le commedie*, Torino, UTET, 1987, t. I, p. 215).

9. A. RICCIARDI, *Commentaria symbolica*, 2 t., Venetiis, Apud F. de Francischis, 1591, t. II, p. 208.

main dotée d'yeux signifie connaissance sûre au sujet des choses perçues grâce aux sens, et le pouliot signifie la tempérance : en effet, c'est à l'opposé du vin et de l'ivresse. Alciat *emblem.* 16.

En effet, l'emblème XVI d'Alciat était doté d'un intitulé en grec et en latin, qui disait, dans l'édition 1550 (f. 22) ¹⁰ :

Νήφε καὶ μέμνησ' ἀπιστεῖν. ἄρθρα ταῦτα τῶν
φρενῶν. *Sobrie viuendum : & non
temere credendum.*

Sois tempérant et rappelle-toi de ne pas avoir confiance. C'est cela qui crée la force sûre de l'esprit. Il faut vivre sobrement et ne pas croire à la légèreté.

Les expressions grecques appartenaient à Épicharme (VI^e-V^e siècle av. J.-C.), dont le texte suivait la tradition transmise par la *Souda* ¹¹. Les expressions latines étaient une traduction partielle du grec et s'appuyaient principalement sur le titre – déjà passé en latin – d'un ouvrage du grec Lucien, *Calumniae non temere credendum* ¹². C'étaient des expressions très connues, car, parmi les auteurs de la traduction de Lucien, figuraient des personnages tels que Guarino da Verona (1408), Lapo da Castiglionchio (1436), Francesco Griffolini (1460), Niccolò da Lonigo (av. 1471), Bartolomeo Fonzio (1472), Joannes Boerius (1505), Rodolfo Agricola (1539), Philippus Melanchthon (1518), Caspar Rudolf (1529) ¹³. Quant à l'expression *sobrie viuendum*, elle reprenait un concept semblable appartenant à un autre ouvrage de Plaute, les *Captifs*, où on lisait qu'il faut examiner (*uiso*) avec précaution (*cauto*), afin d'agir prudemment (*sobrie*) ¹⁴.

10. HS col. 1010 (HS = A. HENKEL, A. SCHÖNE, *Emblemata. Handbuch zur Sinnbildkunst des XVI. und XVII. Jahrhunderts*, Stuttgart - Weimar, B. Metzler, 1962, col. 1010). La première édition des *Emblemata* paraît à Augsburg, en 1531, chez H. Steyner (qui prit l'initiative de joindre les images aux poèmes). L'emblème a subi nombre de changements à la fois dans la gravure, dans le texte et dans les traductions (par ex., cf. l'intitulé de l'éd. 1621 : *Sobrius esto, et memineris non temere credere : haec sunt membra mentis*, [<http://www.mun.ca/alciato/016.html>]). Pour les traductions cf. *Andreas Alciatus. Index Emblematicus, op. cit.* (n. *), 1, *embl.* 16 (dans 2, *embl.* 16, cf. la traduction en italien de G. MARQUALE, *Diverse imprese*, Lyon, 1551).

11. Epich., 250K (23 B 13DK) : νάφε καὶ μέμνησ' ἀπιστεῖν ἄρθρα ταῦτα τῶν φρενῶν (mais cf. Suid., s.u. νήφε).

12. Cf. l'édition de E. SACHAU, « Lukian, *Calumniae non temere credendum* », dans *Inedita Syriaca*, Wien, K. K. Hof- und Staatsdruckerei, 1870, p. 1-16.

13. http://www.egramma.it/egramma_v4/rivista/galleria/42/42_galleriacalunnia.htm (Sara Agnoletto, *Una galleria delle Calunnie di Apelle: fonti iconografiche e testuali [1408-1975]*).

14. Plaut., *Capt.*, 223 et W. DEONNA, *op. cit.* (n. 7), p. 293, et n. 6.

La garantie de fidélité à l'esprit chrétien se trouvait précisément dans l'expression *temere credendum*. Elle avait appartenu, il est vrai, au païen Quintilien, mais on la lisait également chez le chrétien Tertullien¹⁵ ; du reste, Cicéron avait exprimé, lui aussi, la nécessité de *uiuere, quamque honestum parce, continenter, seuere, sobrie*¹⁶. De bonne tradition donc, à la fois païenne et chrétienne, la formule d'Épicharme se lisait dans les *Historiae* du païen Polybe¹⁷ autant que dans les *Stromata* du chrétien Clément d'Alexandrie¹⁸. De plus, le sens du concept s'appuyait sur une expression similaire d'Ovide, *ne cito credideris* (« ne crois pas à la légèreté »), reprise par d'autres, jusqu'à devenir un proverbe médiéval¹⁹.

La typologie de la gravure dépendait des éditions, mais représentait toujours les éléments fondamentaux, c'est-à-dire une main droite ouverte, dotée d'un œil dans sa paume. Elle se tenait à mi-ciel, surplombant un paysage d'arbres et d'eaux, de montagnes et de petites plantes fleuries de *pulegium*²⁰. La description fournie par Antoine Ricciardi s'approchait de la gravure 1546, où le *pulegium* est dessiné entourant le poignet, comme une guirlande²¹. Au-dessous de la gravure, on trouvait ce poème en distiques :

*Ne credas ne (Epicharmus ait) non sobrius esto,
Hi nerui, humanae membrâq(ue) mentis erunt:
Ecce oculata manus credens id quod uidet. Ecce
Pulegium, antiquae sobrietatis olus,
Quo turbam ostenso sedauerit Heraclitus,
Mulxerit & tumida seditione grauem.*

N'aie pas confiance et (Épicharme le dit) sois tempérant,
ce sera les nerfs, et les membres de l'esprit humain :
voici la main dotée d'yeux, qui en croit ce qu'elle voit. Voilà
le pouliot, herbe d'ancienne tempérance ;
en la montrant, Héraclite a apaisé la foule,
et l'a apaisée, lorsqu'elle été gonflée par une grave révolte.

Le premier vers traduisait encore une fois le grec d'Épicharme, grâce à l'inversion du sens des deux verbes ; le deuxième vers, *hi nerui, humanae membraque mentis erunt*, était créé sur une tradition différente de la même

15. Quintil., *Inst. orat.*, 1, 1, 31 ; Tert., *Adu. Marc.*, 5, 1 ; *De bapt.*, 18, 1.

16. Cic., *Off.*, 1, 30, 106.

17. Polyb., 18, 40, 4.

18. Clem. Alex., *Str.*, 4, 566P.

19. R. Tosi, *Dizionario delle sentenze latine e greche*, Milano, BUR, 1991, p. 131 et s.

20. En revanche, dans l'image qui illustre la traduction allemande (J. HELD, *Emblemata*, Frankfurt am Main, S. Feyerabend, 1567), on voit une main gauche surplombant un paysage rempli de restes classiques et le pouliot n'est pas fleuri (cf. *Andreas Alciatus. Index Emblematicus, op. cit.* (n. *), 2, embl. 16).

21. Pour l'image, cf. <http://www.mun.ca/alciato/images/46-016.gif>.

expression d'Épicharme, très proche au final de la traduction latine donnée – des siècles auparavant – par *Q. Tullius Cicero*, frère de Cicéron, dans son *Commentariolum petitionis* : les expressions d'Alciat du deuxième vers (*Hinerui, humanae membráq[ue] mentis erunt*) correspondent aux expressions cicéroniennes *nervos atque artus esse sapientiae*²². C'était un passage bien connu de la famille de Cicéron, qui l'avait appelé *cantilenam illam* dans l'une de ses lettres *ad Atticum*²³.

Le troisième vers adaptait au rythme d'Alciat une expression de l'*Asinaria* de Plaute – locution courante alors²⁴ – qui signifiait « nos mains ont des yeux toujours ouverts, elles ne croient que ce qu'elles voient » : sa tradition était tellement répandue qu'Érasme en personne en avait tiré des formulations proverbiales, pour actualiser la pensée qu'il ne faut pas se contenter de promesses. Ses formulations avaient tenu compte d'une tradition rapportée à Héraclite disant que « les yeux sont plus fidèles que les oreilles », d'expressions passées à la philosophie de Sénèque (sous la forme « les hommes prêtent plus de confiance aux yeux qu'aux oreilles »²⁵), et celles-ci aussi avaient été longuement citées. On peut les lire dans des annotations tardives de Jacobus Petit, commentant l'expression *loqueretur oculo ad oculum* des *Contra Felicem Urgellitanum episcopum libri tres* de Paulinus Aquileiensis (VIII^e s.)²⁶. Quant à l'expression de Plaute concernant la main, Dominique Baudier (1561-1613) l'intégrait dans un passage comprenant une idée de prudence circonspecte (voire de méfiance), qui fut adressé, en 1610, à Cornelis van der Myle (1579-1642)²⁷ :

22. Q. Cicero, *De pet. cons.*, 10, 39. Cf. Quinto Tullio Cicerone, *Manualetto di campagna elettorale (Commentariolum petitionis)*, a cura di P. FEDELI, Roma, Salerno, 1987, p. 94 (*Quam ob rem* Ἐπιχόρμετον *illud teneto, neruos atque artus esse sapientiae non temere credere, et, cum tuorum amicorum studia constitueris, tum etiam obtrectatorum atque aduersariorum rationes et genera cognoscito*).

23. Cic., *Ad Att.*, 1, 19, 8.

24. W. DEONNA, *op. cit.* (n. 7), p. 292.

25. G. SEMERANO, *L'infinito : un equivoco millenario. Le antiche civiltà del Vicino Oriente e le origini del pensiero greco*, Milano, Mondadori, 2004, p. 115, 153 (Polyb., 12, 27, 1).

26. PL 99, 371 Db (112, cf. Erasm., *Chil.*, 1, 8, 31) : *Praesentiam enim rerum oculi prae caeteris sensibus percipiunt. Hinc apud Plautum oculatae manus, quae munera praesentia captent, dicuntur ; quod et in prouerbum abiit teste Erasmo Chil. 1, conc. 8, n. 31, « oculatae manus dixit Plautus, quae promissa uelint exhiberi re, non oratione promitti. Nam oculos habere, quibus uideant exhibita ; aures non habere, quibus audiant pollicitationes. Ita lena quaedam in Asinaria, adolescenti montes aureos pollicenti, cum illa nihil commoueretur promissis : semper, inquit, oculatae nostrae sunt manus ; credunt quod uident ». Sic adagio sequenti explicans illud Plauti Pseudolo [...]*.

27. D. Baudii *Amores*, edente Petro Scriverio inscripti Th. Graswinckelio Equiti, Amstelodami, Apud L. Elzevirium, 1638, p. 16. Pour van der Myle (Mijle),

[Cornelio Vander Myle Dom. Baudius S.P.D., Hagam-Comitis] *Ab urbe Gandavo literas accepi, quibus significantur optimam esse spem recuperandi laris materni; sed, ut loquar cum Plauto, manus nostrae oculatae sunt, credunt quod vident. Si quid isthinc obvenerit, id omne in lucro deputabitur. Vale decus et presidium meum. Datum Lugduni Batavorum X Martii MDCX.*

Le quatrième vers d'Alciat faisait référence à une plante, le pouliot (*puleium* / *pulejum*), qui avait connu des traditions à la fois comme plante sacrée et comme plante médicinale. Pline avait transcrit ce qu'il connaissait de ses propriétés médicinales : par exemple, qu'il ranimait les personnes évanouies et qu'en raison de ses qualités, d'après Varron, il méritait davantage qu'une couronne de roses de figurer dans les maisons. Parmi d'autres caractéristiques, il protégeait la tête et en soignait les maux²⁸. Chez Pline, rien ne conduisait au symbole de la *sobrietas* relié au vin. Cette herbe, prise avec le vin, n'avait que des effets diurétiques et, s'il s'agissait de vin d'Aminée, elle chassait les calculs et toutes les douleurs internes²⁹. Il est donc fort possible que la qualification *antiquae sobrietatis olus* ait une origine secondaire ; peut-être l'emblématisme l'a-t-il reliée à l'épisode d'Héraclite qui clôt son épigramme.

Après Pline (puis Dioscoride, Galien, Palladius, et d'autres encore), le pouliot avait connu l'honneur de figurer, sous le nom de *puledium*, dans le chapitre LXX du *Capitulare de uillis uel curtis imperii*, ordonnance de l'époque de Charlemagne. Il figurait dans une liste du *Liber de cultura hortorum* de Walafriid Strabo (XIX, 316 : *puleium*). La tradition médicale de la Renaissance avait retenu la notion que son odeur était utilisée comme remède contre la colère, mais chez Antoine Ricciardi (transmettant l'opinion d'Aegidius Periander), elle avait également gardé les propriétés pliniennes de ranimer les personnes évanouies (*naribus ad motum medetur lipotymiae*) et de purger (en l'occurrence la bile, *per inferiora bilem purgat*, d'où la référence au calme, d'après une forme d'analogie contraire, étant donné que la bile excitait la colère)³⁰ :

cf. H. A. W. VAN DER VECHT, *Cornelis van der Myle*, Sappemeer, D. Klein, 1907 ; M. PRAK, *Gouden Eeuw. Het raadsel van de Republiek*, Nijmegen, Uitg. Sun, 2002, trad. par D. WEBB, *The Dutch Republic in Seventeenth Century. The Golden Age*, Cambridge, University Press, 2005, p. 133.

28. Plin., *Nat.*, 20, 152-157.

29. Plin., *Nat.*, 20, 153.

30. A. RICCIARDI, *op. cit.* (n. 9), t. II, p. 509 (Aegidius Periander, pseud. de Giles Omma, 1543-1568). De nos jours, cette plante est conseillée comme sédatif autant que signalée comme dangereuse, à cause de la présence d'une substance toxique (le pulégone). Elle est également vendue comme insecticide (son odeur ferait fuir puces et insectes).

I PVLEGIUM admotum naribus, sign(ificat) irae moderationem, siue ut dixit Periander sign(ificat) frena irae addita, nam pulegium per inferiora bilem purgat, et naribus ad motum medetur lipotymiae. Alciatus Emblem. 186.

Le pouliot, approché des narines, signifie modération de la colère, ou, tel que Periander l'a dit, signifie des freins ajoutés à la colère ; en effet le pouliot purge la bile à travers les parties inférieures, et approché des narines il traite la lipotymie. Alciat *emblem.* 186.

Pourtant, Plutarque (c. 46-127) nous a transmis une anecdote qui ouvre d'autres perspectives d'interprétation. Le philosophe Héraclite, interrogé au sujet du concept de la « concorde », n'avait rien répondu. Monté sur une tribune, il avait pris un verre d'eau fraîche et il y avait versé τῶν ἀλφίτων, de la farine (ou de la farine d'orge). Puis, il avait agité le contenu avec du γλήχων (menthe) et il avait bu le liquide, en se retirant sans mot dire ³¹.

Cette historiette a connu une grande renommée. Les composants du breuvage rappellent ceux du κυκεῶν (eau, orge et une plante aromatique pour tout lier, par ex. la menthe). Il s'agit d'un breuvage rituel lié aux mystères et on a donné du passage de Plutarque l'interprétation selon laquelle Héraclite aurait voulu « montrer à ses concitoyens que la frugalité est capable d'entretenir la *concorde* des cités et d'assurer ainsi leur indépendance » : la frugalité est liée au fait que « le pouliot (γλήχων) est une plante fort odorante du genre menthe, dont on se servait, de façon économique, pour aromatiser le mélange naturellement insipide du cycéon ». Le cycéon était considéré comme un produit pauvre, pour lequel on suivait une recette campagnarde, que l'on pouvait lire chez Aristophane ³².

Le sens de l'épisode, d'après Plutarque, était qu'Héraclite avait voulu démontrer qu'il faut se contenter de ce que l'on a, et qu'il ne faut pas rechercher ce qui coûte cher, car ce comportement garde les villes dans la paix et dans la concorde. Toutefois, rien, dans son texte, ne nous conduit à penser à une foule en révolte, si l'on exclut un lien – mais implicite – avec un mot tel que « révolte », qui garantit l'opposition avec les notions de paix et de concorde mentionnées dans le texte.

31. Plut., *De garr.*, 17 (*Mor.*, 511B ; A 3bDK). Armand DELATTE (« Le Cycéon, breuvage rituel des mystères d'Éleusis », Académie Royale de Belgique, *Bulletin de la classe des lettres et des sciences morales et politiques*, V^e s., t. 40 [1954], p. 690-751 [p. 714]) a interprété cette « farine » comme du « gruau d'orge ».

32. A. DELATTE, *op. cit.* (n. 31), p. 714. Cf. Aristoph., *Pax*, 712 (mais aussi *Inni Omerici*, éd. par F. CASSOLA, Milano, Mondadori, 1975, p. 55, *inn. Demetr.*, 206-209 ; Clem. Alex., *Protr.*, 2, 20-21). Le pouliot est la *Mentha pulegium* [Linn.] (menthe pouillot).

En outre, le passage de Plutarque s'insère dans un chapitre où le thème principal est la *breuitas* de la langue, caractéristique presque divine, car le dieu Apollon en personne est très concis et succinct dans ses oracles. On y tisse également les louanges des personnes très habiles à s'exprimer, sans parler, par signes – *συμβολικῶς*, dit le texte (« de façon symbolique ») – telles qu'Héraclite. Cet élément pourrait renvoyer aux *symbola* des initiés³³ (et à l'association de Plutarque avec ces mêmes rites). Pour ce qui est des emblématisés, le passage aurait dû justifier l'importance de la *γνώμη*, de la simplicité du discours et de la possibilité de formuler une pensée entière en très peu de mots (à tout le moins, l'importance du langage sacré) : bref, il pouvait être l'éloge des *gestes*, ou bien, dans la littérature, l'éloge de l'épigramme, des formes brèves, des *symbola*, des *tituli*, des *mottos*, des emblèmes.

Mais, chez l'emblématisé Alciat, on y voyait le symbole de la *sobriété* (et de la *prudence*), enrichi, chez Ricciardi, du symbole de la *sécurité des sens*. Chez Claude Paradin († 1573), créateur de devises – ou, mieux, de *symbola heroica* – la main perdait son œil et on n'y voyait que le seul personnage d'Héraclite, en tant qu'icône de « ce qui suffit » : en effet, l'intitulé *SATIS* était donné à une gravure figurant une main sortant d'un nuage, qui versait de la farine dans un long verre d'eau en forme de calice³⁴.

C'est encore Ricciardi qui nous explique le sens qu'à son avis Paradin avait donné à cette image, à savoir celui de « prudence qui donne la paix », étant donné que les symboles de sobriété et de frugalité avaient disparu, cachés sous les expressions *naturae dotibus contentos*³⁵ :

53 Manus iniiciens farinam in uas uitreum, aqua plenum, cum titulo, Satis. fuit Symbolum Heracliti, quo sig. Athenienses liberales naturae dotibus contentos esse debere, quod summa cu(m) pace tranquillitateque uiuerent, si modo prudentes essent. Claudius Paradinus lib. de Symbolis Her. f. 148.

Une main qui jette de la farine dans un vaisseau plein d'eau, avec l'intitulé « Assez » fut le symbole d'Héraclite, grâce auquel on montre que les Athéniens libéraux doivent être contents des dots de la nature, qu'ils peuvent vivre tranquillement et en paix si seulement ils sont prudents. Claude Paradin, *De symbolis her.*, f. 148.

On voit bien qu'il n'existe rien, dans les sources jusqu'ici énumérées, qui puisse expliquer le lien entre l'épisode raconté par la tradition de Plutarque et l'image d'une foule en révolte à laquelle on conseille de ...

33. A. DELATTE, *op. cit.* (n. 31), p. 700 et s.

34. <http://www.emblems.arts.gla.ac.uk/french/picturae.php?id=FPAA074>.

35. A. RICCIARDI, *op. cit.* (n. 9), t. II, p. 208.

vivre sobrement ; pourtant, la tradition parvenue à Alciat lui a laissé précisément ces idées et ces liens. Il nous reste à nous demander comment cela a pu arriver et à chercher s'il existe d'autres liens littéraires qui y auraient conduit.

D'autres sources

Si l'on considère le passage d'Alciat au pied de la lettre ([...] *le pouliot, herbe d'ancienne tempérance ; en la montrant, Héraclite a apaisé la foule*), il faut prendre en compte d'autres domaines bien différents.

Le nom grec γλήχων de l'herbe d'Héraclite est un *hapax*, sa forme la plus connue étant βλήχων (*bléchon*, d'après la translittération de Pline), ce qui renvoie à d'autres champs sémantiques, par exemple celui qui unit le βλήχων à la symbolique du *sylvestre pulegium* et du *dictamnium*, associé au cerf³⁶, ou encore celui de l'intérieur des mystères. Le concept du silence exprimé par Plutarque était bien connu, Plutarque l'ayant lui-même repris dans son *De Pythiae oraculo*, en citant la formule d'Héraclite : ὁ ἄναξ, οὐδὲ τὸ μαντεῖόν ἐστι τὸ ἐν Δελφοῖς, οὔτε λέγει οὔτε κρύπτει ἀλλὰ σημαίνει (« le Seigneur auquel l'oracle de Delphes appartient, ne parle ni ne se cache, mais il donne des signes »)³⁷. Selon Plutarque, ces signes pouvaient être donnés même grâce aux statues et aux animaux³⁸.

Dans ces pensées, les chrétiens auraient pu trouver des analogies avec les messages des *Écritures* signalant les mystères de la divinité, par exemple chez Matthieu (« Dieu cache ces choses aux sages », et « nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils »), ou bien chez Paul (« ce qui est en Dieu, personne ne le connaît, sinon l'Esprit »), ou encore dans l'*Apocalypse* (« Révélation [...] que Dieu a donnée [...] en envoyant son ange à Jean »)³⁹.

En dépit de la tradition d'un Héraclite obscur, difficile et presque incompréhensible (même pour Aristote, qui l'appelle σκοτεινός)⁴⁰, et en dépit de la tradition d'un Héraclite qui déteste ses concitoyens⁴¹, qui traînait avec soi le jugement, rappelé par Diogène Laërce, d'un philosophe

36. Plin., *Nat.*, 20, 14 ; 25, 7 (et *Thes. L. G.*, III, p. 287 et s.). Cf. A. MARANINI, *Emblemi d'amore dal Petrarca ai Gesuiti*, Bologna, Libreria Bonomo editrice, 2005, p. 29-48.

37. Plut., *De Pyth orac.*, 404 d (cf. G. SEMERANO, *op. cit.* [n. 25], p. 110).

38. Plutarco, *Gli oracoli della Pizia*, a cura di E. VALGIGLIO, Napoli, M. D'Auria, 1992, p. 12, 19.

39. Matth. 11, 25 (et 27) ; Paul 1Cor 2, 11 ; Apoc. 1,1.

40. Arist., *De mundo*, 396 b (cf. G. SEMERANO, *op. cit.* [n. 25], p. 111).

41. G. SEMERANO, *op. cit.* (n. 25), p. 118.

plein d'énigmes et méprisant le peuple⁴², dans le passage utilisé par la tradition emblématiste, Héraclite est représenté comme un citoyen qui, en faisant un geste, en silence, donne un bon conseil à des citoyens en révolte pour les ramener au calme. C'est une image positive, mais déjà pétrie de symbolique, et c'est peut-être l'interprétation la plus correcte. On ne peut rien comprendre de plus quant à la vérité historique. En effet, le fragment a été pris en exemple pour beaucoup d'allégories dès l'Antiquité. À ce stade, il faut tenter des routes différentes pour trouver une solution aux interprétations.

Premièrement, on peut signaler une autre source dans le *De uirtute* du païen Thémistius (314/317 - 388 av. J.-C.). Deux siècles après Plutarque, il nous donne une image toute nouvelle d'Héraclite (s'il s'agit bien de lui), en racontant l'historiette dans une version différente. Pendant la guerre contre les Perses, les Éphésiens, ayant gaspillé tous leurs biens, cherchaient des solutions au problème de la faim, lorsqu'un homme « appelé » Héraclite prit du gruau d'orge (J. Gildemeister et F. Bücheler traduisent *Gerstengrütze*⁴³, alors que C. Diano et G. Serra donnent *farina d'orzo*), et l'imprégna d'eau. Puis, assis parmi eux, il mangea en silence son pauvre repas. On dirait que l'image traditionnelle est revenue, car Héraclite fait semblant de gronder tacitement les Éphésiens, mais, en vérité, ressemble à un « type » quelconque nommé Héraclite, qui, tiraillé comme les autres par la faim, prépare tout simplement son petit repas (sans utiliser la menthe) : les autres tirent la morale de son geste.

En effet, après cela, les Éphésiens s'en vont chez eux, en silence eux aussi, ayant appris (dit Thémistius) que s'ils veulent continuer à manger (et à vivre), il faut réduire les gâchis. Finalement, lorsque les ennemis entendent que les Éphésiens ont appris à vivre « de façon régulière » (*ordnungsmässig zu leben* [J. Gildemeister - F. Bücheler], *imparato la temperanza* [C. Diano - G. Serra⁴⁴]), ils s'en vont face au simple gruau (*grütze* [J. Gildemeister - F. Bücheler], *orzo* [C. Diano - G. Serra]) de cet Héraclite. Le pauvre repas a perdu toute allure mystique, y compris le parfum de l'herbe, car c'est le *κυκεών*, nourriture commune du peuple, que la tradition a pris pour le symbole mystique, en le destinant à parcourir une route pleine d'aventures, par exemple, en transférant sur le *pouliot* le

42. Diog. Laert., 9, 6 (G. SEMERANO, *op. cit.* [n. 25], p. 125).

43. Them., *De uirt.*, 40 (456 Gild. - Büch.). L'ouvrage a survécu dans une version syriaque (Thémistios, *De uirtute*, par E. SACHAU, *Inedita Syriaca*, *op. cit.* [n. 12], p. 17-477), traduite en allemand (ID., *Περὶ ἀρετῆς*, éd. par J. GILDEMEISTER, F. BÜCHELER, *Rheinisches Museum*, n.f. 27 [1872], p. 438-462).

44. Eraclito, *I frammenti e le testimonianze*, a cura di C. DIANO, G. SERRA (Fondazione Lorenzo Valla), Firenze, Mondadori, 1980, p. 67.

symbole de la sobriété comme chez Alciat (selon lequel Héraclite « montre » le pouliot), ou le symbole de la tempérance comme chez Périander (selon lequel le pouliot purge la bile).

Il semble que c'est seulement dans la traduction italienne de 1551 que les éditeurs ont pris en charge la tradition de Thémistius, car la traduction de Jean Marquale s'est servie de ce passage pour attribuer au pouliot la vertu d'enseigner *di quanto mangiar licet*, c'est-à-dire d'enseigner la vertu de la tempérance non pas par rapport à la colère ou à la sédition d'une foule interrogeant Héraclite sur la concorde, mais par rapport à la nourriture et à la survivance d'un peuple ⁴⁵.

La deuxième source sur laquelle nous pouvons nous appuyer pour l'interprétation est bien antérieure. Dans le *De finibus bonorum et malorum*, Cicéron fait l'éloge de la sagesse du stoïcien Épicure, qui a ouvert à tous une route facile et droite vers le bonheur (*o praeclaram beate uiuendi et apertam et simplicem et directam uiam* !). Épicure crie qu'il n'est point de bonheur sans sagesse, honnêteté et vertu, et qu'il n'est point de sagesse, honnêteté et vertu sans bonheur ⁴⁶ :

Clamat Epicurus, is quem uos nimis uoluptatibus esse deditum dicitis non posse iucunde uiui, nisi sapienter, honeste iusteque uiuatur, nec sapienter, honeste, iuste, nisi iucunde.

Peu après, Cicéron écrit quelques lignes où nous suggérons de voir une des sources possibles de la tradition d'Héraclite, de la foule en colère et de la *manus oculata* ⁴⁷ :

Neque enim ciuitas in seditione beata esse potest nec in discordia dominorum domus, quo minus animus a se ipse dissidens, secumque discordans gustare partem ullam liquidae uoluptatis et liberae potest. Atqui pugnantibus et contrariis studiis consiliisque semper utens nihil quieti uidere, nihil tranquilli potest.

En effet, puisqu'il ne peut y avoir de calme dans une ville où il y a sédition, ni dans une maison dont les maîtres sont divisés, comment un esprit qui n'est pas d'accord avec lui-même peut-il jouir de quelque volupté qui soit pure ? Tant qu'il se retrouvera agité de divers sentiments, il est impossible qu'il goûte le calme et le repos.

La tradition de la Renaissance a beaucoup aimé la figure d'Épicure, au moins d'après Érasme. Comme l'a écrit M. M. Lacombe : « Il semble en

45. A. ALCIATI, *Diuerse imprese accommodate a diuerse moralita, con versi che i loro significati dichiarano insieme con molte altre della lingua italiana non piu tradotte. Tratte da gli Emblemi dell'Alciato*, In Lione da G. Rouillio, 1551 (et 1576), cf. *Andreas Alciatus. Index Emblematicus, op. cit.* (n. *), 2, embl. 16.

46. Cic., *Fin.*, 1, 57.

47. Cic., *Fin.*, 1, 58.

effet que depuis Valla jusqu'à Rabelais, les recherches éthiques se soient volontiers fixées sur la philosophie du Jardin. Tous cherchaient alors à former ce qu'il a été convenu d'appeler un "humanisme chrétien". Tous vivaient, au moins de manière symbolique, l'expérience d'Érasme à Rome⁴⁸. » On peut donc penser, finalement, que la tradition a influencé les images symboliques par l'entremise du passage de Cicéron citant Épicure (*ciuitas in seditione beata esse potest nec in discordia dominorum domus*), et cela dès l'Antiquité. Outre les interprétations d'Épicure données par Plutarque et Lucien, Cicéron était l'une des sources les plus suivies en ce qui concerne l'éthique⁴⁹. Bien des siècles plus tard, les emblématistes se sont approprié toutes ces sources, en les remuant avec leur imagination comme un cycéon avec le γλῆχων⁵⁰. L'illustration des emblèmes a suivi elle-même la force créatrice des auteurs.

Épilogue

En fouillant parmi les sources qui sont au fondement de l'emblème de la *manus oculata*, on a perdu de vue à la fois l'image et la thématique principale. On a passé en revue les modalités de la création et on a perdu de vue le sujet. Et l'illustration elle-même. Mais c'est précisément ce que les images symboliques prétendent : nous conduire toujours ailleurs.

En effet, le modèle illustré fonctionne de telle façon qu'il conduit lecteurs et spectateurs sur les routes les plus secrètes du passé (littéraire, historique, figuré), en oubliant parfois l'idée grâce à laquelle le travail a débuté, l'idée principale. L'idée sous-entendue – qui peut garder l'une des nombreuses significations que l'Antiquité lui a déjà données – se brise en se multipliant en autant d'idées, de sens et de formes que les sources utilisées, que le goût et les exigences éthiques et visuelles de l'auteur, des éditeurs, des dessinateurs et des peintres.

Le modèle naît d'une idée (ou d'un autre modèle), pour aller se perdre dans d'autres idées, traditions et modèles, et dans des analogies figuratives et conceptuelles qui s'entassent les unes sur les autres, en changeant pas après pas. L'activité créatrice opère très librement, car c'est une immense

48. M. M. LACOMBE, « La sagesse d'Épicure dans l'*Utopie* de More », *Moreana* 31-32 (1971), p. 169-182 (p. 169) (cf. aussi p. 172 : « en 1516 [...] Épicure est une référence toute naturelle, et l'espoir de christianiser les valeurs de l'antiquité passe par sa doctrine »).

49. *Id.*, *Ibid.*, p. 170 et s.

50. Le nom grec κυκεών est tiré du verbe κυκᾶν qui signifie « remuer » (cf. latin *cinnus*). Cette mixture était formée par l'association d'un aliment solide avec un liquide et il fallait remuer le mélange avant de l'absorber pour éviter la formation d'un dépôt de matières solides (A. DELATTE, *op. cit.* [n. 31], p. 710).

« casse de caractères mobiles qui peuvent être redistribués librement en fonction d'un point de vue à exprimer »⁵¹. La pensée philosophique s'unit à tout cela. Le symbole de l'action unissant l'œil et la main – l'œil qui voit, prévoit, et qui commande l'action de la main – se retrouve dans toute la pensée de la Renaissance, comme, par exemple, chez Jules César Scaliger (la main donne des ordres et les ordres obéissent à la *ratio*, très haute force intellectuelle)⁵². C'est la raison pour laquelle on peut bien continuer à chercher un lien plus précis qui nous conduise à la source d'après laquelle l'herbe *pulegium* a été utilisée pour apaiser une foule en colère, concept qui n'a rien à faire avec les composants d'un breuvage sacré.

Héraclite le connaissait bien ce breuvage, et ayant observé que ses matières en suspension se séparaient, dans l'un de ses fragments, il avait signalé que le κρυκῶν se décomposait s'il n'était pas agité⁵³. Il avait donc utilisé, chez Plutarque, « le type le plus simple et le plus frugal » de breuvage, celui « à l'eau, assaisonné à l'aide d'une plante aromatique »⁵⁴. Si agiter la boisson était la garantie de son efficacité, on peut très facilement passer de cette pensée à celle de la colère, de la concorde et de la paix, garantie de bon fonctionnement d'un peuple, l'analogie (par similitude ou par contraire) des significations et des mots montrant le procédé, surtout lorsque les Perses étaient aux portes. Comme l'avait dit Cicéron, tant que l'on se retrouve agité de divers sentiments, il est impossible de goûter au calme et au repos.

Quant à la source latine, elle aussi se voilait de mystère, car le message envoyé par Plaute ne disait pas de quelle façon il fallait dessiner les yeux : dans la paume de la main, comme d'après Artémidore ? Au bout des doigts, comme l'a supposé Havet ? Et encore : s'agit-il d'une réminiscence d'une culture différente, venue d'Orient, que les Humanistes ont adoptée à l'imitation de Plaute⁵⁵ ? Dans notre cas, l'idée de la main dotée d'yeux a disparu derrière nombre d'autres idées tricotées dans la tradition littéraire grâce aux rapports philosophiques concernant l'œil, la main, la raison et l'âme, car l'œil et la main ont été, à leur tour, utilisés comme symboles de la rationalité.

51. F. HALLYN, « Mythe et emblème », dans *Il mito nel Rinascimento*, Atti del Convegno tenuto a Chianciano e Montepulciano nel 1991, a cura di L. ROTONDI SECCHI TARUGI, Milano, Nuovi orizzonti, 1993, p. 315.

52. J. C. SCALIGERUS, *Exotericarum exercitationum liber quintus decimus de subtilitate ad H. Cardanum*, Francofurti, Apud A. Wechelum, 1576, p. 792.

53. Her., fr. 125DK. Ce fragment d'Héraclite est passé à la tradition médicale, cf. Theophr., *De uertigine*, 9.

54. A. DELATTE, *op. cit.* (n. 31), p. 711.

55. W. DEONNA, *op. cit.* (n. 7), p. 293.

Il s'agit encore une fois d'un « modèle-mosaïque » constitué de beaucoup de concepts y compris de leurs contraires, dont la littérature entière a fait son trésor. L'un des représentants les plus connus de la pensée chrétienne médiévale, Arnobe, au IV^e siècle apr. J.-C., siècle de Thémistius, a lié les deux images, celle de la main et celle des yeux, à la connaissance profonde des choses, lorsqu'il a parlé d'une *oculata inspectio* nécessaire comme le « toucher par la main ». Le thème se liait à la « certitude » au sujet de « ce qu'on a lu » et de « ce qu'on a vu », c'est-à-dire de la vérité historique⁵⁶. L'ouvrage de l'historien chrétien Adam de Brème († 1081/1085) partageait cet avis : par ses expressions *oculis ac manibus in coelum tensis*⁵⁷ et *et haec omnia oculis potius uideri possunt, quam calamo scribi*, il remettait à la lumière les liens traditionnels des yeux et des mains.

La symbolique étant très complexe dès l'Antiquité, les emblématistes eux-mêmes avaient toutes les raisons pour s'en servir très librement. Ainsi ont-ils différemment utilisé la *manus oculata*, non seulement comme icône de *Temperantia*, *Sobrietas*, *Prudentia*, mais aussi comme *Operazione manifesta* (clarté dans son activité : chez Cesare Ripa). Au bout d'un sceptre et d'après la tradition égyptienne, l'œil est devenu icône de l'*Industrie* (chez Boudart). Chez Jacob Masen (1606-1681) citant Matthaëus Langus Cardin, il était entendu comme symbole de *Fidere cum circumspeditione*⁵⁸. On trouvait ce symbole imprimé sur le sceau de la police de la ville danoise d'Odense⁵⁹. Gabriel Rollenhagen (1583-c.1619) l'avait représenté avec un cœur enflammé (motto : *FIDE SED CVI VIDE*), Julius Wilhelm Zinggreff (1591-1635) avec le motto *OCVLATA FIDES*⁶⁰, Roemer Visscher (1547-1620) sur une couronne de laurier (motto : *Dapper gaet voor* = ce qui a valeur est supérieur) et Guillaume de La Perrière

56. Arnob., *Nat.*, 7, 9 : *Quid ? Illa de rebus ab humana cognitione sepositis, quae conscribitis ipsi, quae lectitatis, oculata uidistis inspectione et manibus tractata tenuistis ?*

57. *Gesta*, 2, 336 ; 3, 332 (cf. *Adamo di Brema, Storia degli arcivescovi della chiesa di Amburgo*, par I. PAGANI, Torino, UTET, 1996, *ad l.* ; A. Maranini, « Occhio di Uomo, occhio di Dio », dans *Deuotionis munus : aspetti della cultura e della scrittura d'arte di Adamo di Brema*, a cura di R. SCARCIA e F. STOK, Pisa, ETS (sous presse).

58. J. MASEN, *Speculum imaginum veritatis occultae*, Köln, J. A. Kinckius <Witwe>, 1681, F. 509 (« 23. *Manus oculata obeliscum indice ac medio tangens. inscript. Fide et vide Manus (inquit, apud Plaut. Ieno) oculatas habeo, credunt quod vident, solum dum capiunt promissa. Tu, si tanquam obeliscus firmus stare cupias, nec aliorum subverti fallacis : non porrige manum, id est, ne fide, nisi videris cui fidas. Matthaëus Langus Cardin.* »).

59. W. DEONNA, *op. cit.* (n. 7), p. 294, n. 1-2, pl. XX, fig. 1, 2, 3 ; pour la main oculée dans le sceptre cf. pl. XXI, fig. 6.

60. HS col. 1010.

(1499-1565)⁶¹ en rapport avec une situation réelle : sa gravure montrait un avocat recevant de l'argent d'un client⁶². Dans les emblèmes politiques de Diego de Saavedra Fajardo (1584-1648), la *manus oculata* symbolisait encore la *Prudentia*, mais celle du Prince (motto : *FIDE ET DIFFIDE*)⁶³.

L'idée principale qui soutenait le nœud symbolique demeurait encore celle de la fidélité et de la confiance (avec leurs contraires), mais chez chacun de ces auteurs, le thème de la *manus oculata* ouvrait ses portes à un nombre très répandu de concepts, à l'abri de nombre de traditions, en se reliant à d'autres images et symboliques, par exemple au *cor oculatum*, le cœur doté d'un œil, dont l'image se trouve chez Gabriel Rollenhagen⁶⁴.

C'était le jeu sérieux d'une culture qui aimait prendre du passé tout ce qu'elle en connaissait pour le jeter dans ses modules « ouverts » au passé mais également à l'avenir.

Anna MARANINI
Université de Bologne, Italie

61. K. PORTEMAN, *op. cit.* (n. 1), p. 22.

62. HS col. 1011 et s.

63. HS col. 1012.

64. HS col. 1029 (image dans <http://www.hab.de/bibliothek/wdb/emblematica/signaturenliste.htm>, en part. <http://diglib.hab.de/wdb.php?dir=drucke/21-2-eth-1>) ; cf. K. PORTEMAN, *op. cit.* (n. 1), p. 108-111 ; pour une bibliographie ultérieure, cf. E. SELMI, « Dalla *scrittura divina* alla *occhiuta mano* », dans *All'incrocio dei saperi : la Mano*, Atti del Convegno di studi, Padova 29-30 settembre 2000, a cura di A. OLIVIERI con la coll. di M. RINALDI e M. RIPPA BONATI, Padova, Cleup, 2008² (2004¹), p. 143-196.

